



# André Malraux et Henri de Latouche : de *Fragoletta* à *La Condition humaine*

COMMUNICATION D'ANDRÉ VANDEGANS  
A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 FEVRIER 1987

C'était en 1971. L'Université de Lille m'avait invité à prononcer une conférence sur André Malraux. Accueil chaleureux du regretté Raphaël Molho, avec qui j'étais en relations depuis le colloque de Liège, — 1969, — sur Sainte-Beuve et la critique littéraire contemporaine, et du doyen Pierre Reboul que je ne connaissais que par ses travaux. Admirateurs lui et moi du grand Jean Pommier ; fervents tous deux d'André Malraux, nous en vîmes rapidement à une conversation détendue. Pierre Reboul évoqua des souvenirs du temps, — les années 1948-1949, — où il avait eu fréquemment accès à Malraux en sa qualité de responsable du Rassemblement du Peuple Français dans le Nord.

Familier des grandes figures du romantisme mais tout autant des moindres, il n'avait pu, un jour, se retenir de demander à Malraux : « Avez-vous lu *Fragoletta*, de Latouche ? » L'historien de la littérature avait été, à l'évidence, frappé de la ressemblance qui unit, dans *La Condition humaine*, l'épisode de la mort de Katow à celui de *Fragoletta* où l'une des victimes de la répression qui, en 1799, suit, à Naples, la restauration de Ferdinand de Bourbon, refuse de se suicider par le poison qu'elle détient, afin de partager exactement le sort de ses compagnons. À la question de Reboul, Malraux avait répondu : « Non ! J'aurais dû ? J'ai lu la thèse de Ségu. Mais je n'ai pas lu *Fragoletta*. » Frédéric Ségu, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse, avait publié à Paris, en 1931, deux ans avant *La Condition humaine*, à la Société d'édition « Les Belles Lettres », un monumental

ouvrage : *Un romantique républicain. H. de Latouche. 1785-1851*. Le roman que le premier éditeur d'André Chénier avait donné en 1829 y était consciencieusement étudié. Irréprochablement, Pierre Reboul avait cru André Malraux, suivant le principe critique d'après lequel une affirmation doit être acceptée jusqu'à l'établissement de la preuve de sa fausseté.

Quelques années plus tard, en 1977, je fis part à Pierre Reboul de l'intérêt que n'avait cessé d'entretenir en moi sa conversation avec André Malraux à propos de la genèse de l'épisode de la mort de Katow. Je lui demandai la permission d'examiner le problème qu'elle posait. Avec sa coutumière générosité, il me l'accorda immédiatement. L'obligation de mener à terme dans un bref délai un ouvrage en cours, celle de satisfaire à diverses tâches que l'on m'avait demandé d'accomplir, la nécessité de m'acquitter de plusieurs devoirs m'empêchèrent de scruter alors la filiation de *La Condition humaine* à *Fragoletta*. L'occasion s'offrit enfin pour moi, en 1986, d'y revenir. Je ne la manquai pas.

## I

Malraux, interrogé, ne conteste pas l'existence d'un lien entre *La Condition humaine* et *Fragoletta*. Il prétend simplement n'avoir pas lu le roman de Latouche. En revanche, il affirme avoir lu l'ouvrage de Ségu sur l'écrivain. Cet ouvrage accorde, je l'ai dit, une place respectable à *Fragoletta* : un peu moins de quatorze pages spacieuses<sup>1</sup>.

Mais on ne doit accueillir qu'avec prudence les allégations de Malraux au sujet de ses lectures. Pierre Reboul, en 1971, m'a dit que Malraux lui avait confié n'avoir lu Barrès que sur le conseil du général de Gaulle. Celui-ci lui aurait un jour assuré que « Barrès, ce n'était pas si ennuyeux que ça ». Or, Pascal Pia, témoin attentif et véridique de la jeunesse de Malraux, m'a certifié jadis que son ami lisait Barrès au début des années Vingt. J'ai trouvé des traces de Barrès dans des œuvres de Malraux de beaucoup antérieures à sa rencontre avec de Gaulle. L'écrivain lui-même n'a pas dissimulé, en 1968, à Frédéric J. Grover, l'admiration qu'il portait à Barrès au temps de ses débuts<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> F. Ségu, *op. cit.*, p. 329-343.

<sup>2</sup> F. J. Grover, *Six entretiens avec André Malraux sur des écrivains de son temps (1959-1975)*, [Paris], Gallimard, coll. « Idées », s.d. [1978], p. 43-44.

D'autre part, rigoureusement rien dans les pages que Ségu consacre à *Fragoletta* n'a pu engendrer dans l'esprit de Malraux l'épisode de la mort de Katow tel qu'on le trouve aux pages 363 à 370 de *La Condition humaine* et que le reproduisent les éditions postérieures. C'est ce qu'établit immédiatement la confrontation des textes<sup>3</sup>.

Il ne s'ensuit pas que Malraux n'ait pas lu le *Latouche* de Ségu. L'auteur de *La Tentation de l'Occident* fut retenu durant toute sa carrière par les problèmes de la sexualité. Il en est question, avant *L'Espoir*, dans le texte qu'on vient de citer ; dans l'essai où Malraux traite « D'une jeunesse européenne<sup>4</sup> » ; dans *La Voie royale* et, largement, dans *La Condition humaine*. Au nombre de ses premières activités, l'édition clandestine d'ouvrages libres occupa une certaine place<sup>5</sup>. Le phénomène de l'hermaphrodisme, sans l'avoir, à ce qu'il semble, fasciné particulièrement, l'intéressait. Il avait lu dans les années qui suivirent de peu sa publication, — laquelle remonte à 1922, — un roman d'André Couvreur intitulé *L'Androgynie* dont il déplorait qu'il fût manqué<sup>6</sup>. Peut-être sa curiosité pour l'androgynie le poussa-t-elle à lire Ségu chez qui, a-t-il pu s'imaginer, il trouverait d'intéressantes informations sur cette particularité, dès lors que *Fragoletta*, comme il devait le savoir, était partiellement l'histoire d'un hermaphrodite. Enfin Latouche était l'auteur d'*Olivier*, roman qui avait pour sujet l'impuissance sexuelle, une hantise du Perken de *La Voie royale*. Autre raison de s'occuper de Latouche pour s'informer de la manière dont un romancier avait traité une disgrâce physique qui semble avoir préoccupé Malraux plus que l'androgynie. Autre raison de se tourner vers Ségu pour lire ce qu'il écrivait des désagréments d'Olivier.

Mais ce ne sont là qu'hypothèses. Au point de notre parcours, nous sommes sûrs que Malraux connaissait l'existence de Frédéric Ségu, auteur d'un livre où il

---

<sup>3</sup> Ségu ne fait qu'une brève allusion à l'exécution des conspirateurs napolitains à la page 335 de son livre.

<sup>4</sup> Publié dans un ouvrage collectif, *Écrits*, avec des pages d'André Chamson, Jean Grenier, Henri Petit et P.-J. Jouve, édité par Grasset dans la collection des « Cahiers verts », en 1927 (n° 70).

<sup>5</sup> Pour quelques détails, je me permets de renvoyer à ma *Jeunesse littéraire d'André Malraux*, s.l. [Paris], J.-J. Pauvert, s.d. [1964], p. 28-29.

<sup>6</sup> *L'Androgynie* a paru dans *Les Œuvres libres*, Paris, Arthème Fayard, n° 7, janvier 1922, p. 159-284. L'ouvrage fut réédité en 1923 par Albin Michel. Je tiens de Pascal Pia que Malraux avait lu le roman et ne l'avait pas trouvé bon (lettre du 20 février 1969). Il est, de fait, détestable.

parlait de *Fragoletta*. Et que ce livre compte pour rien dans la genèse de *La Condition humaine*. Qu'en est-il du roman ?

## II

Ferdinand de Bourbon a déchiré la convention aux termes de laquelle les patriotes qui se sont enfermés dans les châteaux-forts de Naples, pourront à leur gré quitter ou habiter la ville s'ils capitulent. Arrêtés, ils sont conduits au palais de justice. Une parodie de jugement a lieu. Les condamnés sont parqués dans un greffe. Un « fond de tristesse », une « préoccupation pénible », règnent dans les esprits. Hector Caraffa, l'un des prisonniers, s'adresse à ses compagnons : il n'y avait plus d'espérance pour Naples ; l'Europe, dès qu'elle produit cent hommes dignes de la liberté, ne lui donne pas le temps de fonder un peuple ; leur mort n'est cependant pas perdue pour l'avenir ; elle déshonore leurs ennemis ; et eux-mêmes, ne peuvent-ils pas triompher de quelques regrets ? « Il y a quelquefois entre vivre et ne pas vivre une différence si imperceptible que je donnerais le choix d'une épingle. » Et celui qui meurt jeune s'épargne de connaître la trahison, le désespoir, les épreuves. Il emporte avec lui ses illusions. Enfin, la perspective de la vieillesse n'a rien d'agréable. L'attendre pour connaître ses inconvénients est un courage pour lequel Caraffa éprouve de l'estime mais qu'il n'a jamais envié.

C'est à partir de cet endroit de la scène qu'il faut être attentif.

– Le drame n'est pas toujours plaisant, dit Torilla, j'en conviens ; mais ce dénouement, tel qu'il approche...

– J'ai bien sur moi un peu d'opium, dit Albanèsé, mais...

– Oh ! ne dédaignez pas cette ressource, mon cher ami ! s'écria le docteur Cerillo. De l'opium : un breuvage intellectuel ! un poison céleste ! Si vous saviez jusqu'à quelles délices peut nous élever la mort de l'opium !

– Mais je n'en ai pas pour tout le monde, ajouta Albanèsé. Et il jeta au loin le présent qui lui avait été fait<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> H. de Latouche, *Fragoletta. Naples et Paris en 1789* [sic], p. 148, [Paris, Crés], Pour la Société des Médecins bibliophiles, 1929. Dans le sous-titre du roman, il faut naturellement lire 1799 sur la couverture et sur la page de titre.

Albanèsé, en absorbant son opium manquerait à la fraternité qu'il doit à ses compagnons en s'assurant un trépas privilégié. Comme il n'a pas d'opium « pour tout le monde », il n'en veut pas pour lui.

Dans *La Condition humaine*, nous sommes au moment de l'agonie de l'insurrection communiste à Shangai : vers la moitié d'avril 1927, lorsque Chang Kai-Shek, une fois entré dans la ville a rompu avec la rébellion à laquelle il était associé, et l'a maîtrisée. La sixième partie du roman fait assister, au début du 12 avril, à l'emprisonnement, dans un ancien préau d'école, de deux cents blessés communistes voués à la mort. Katow a été conduit parmi eux. Le local est situé près de la gare de Chapeï. Katow apprend d'un autre prisonnier qu'ils seront jetés vivants dans la chaudière d'une locomotive. Peu après, Kyo Gisors est à son tour introduit dans le préau. Il se tue en avalant le cyanure dont il est porteur : « il avait toujours pensé qu'il est beau de mourir de sa<sup>8</sup> mort, d'une mort qui ressemble à sa vie. Et mourir est passivité, mais se tuer est acte<sup>9</sup>. » Katow s'éprouve maintenant « rejeté à une solitude d'autant plus forte et douloureuse qu'il était entouré des siens<sup>10</sup> ». Cependant, « il trouvait dans cet abandon total la sensation du repos, comme si, depuis des années, il eût attendu cela : repos rencontré, retrouvé aux pires instants de sa vie<sup>11</sup> ». Auprès de lui, deux jeunes Chinois que fait tressaillir d'horreur le sifflet de la locomotive que l'on entend pour la troisième fois.

Malgré la rumeur, malgré tous ces hommes qui avaient combattu comme lui, Katow était seul, seul entre le corps de son ami mort et ses deux compagnons épouvantés, seul entre ce mur et ce sifflet perdu dans la nuit. Mais un homme pouvait être plus fort que cette solitude et même, peut-être, que ce sifflet atroce : la peur luttait en lui contre la plus terrible tentation de sa vie. Il ouvrit à son tour la boucle de sa ceinture. Enfin :

– Hé là, dit-il à voix très basse. Souen, pose ta main sur ma poitrine et prends dès que je la toucherai : je vais vous donner mon cyanure. Il n'y en a 'bsolument [sic] que pour deux.

---

<sup>8</sup> C'est Malraux qui souligne.

<sup>9</sup> A. Malraux, *La Condition humaine*, s.l. [Paris], Gallimard, s.d. [1933], p. 361.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 364.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 364.

Il avait renoncé à tout sauf à dire qu'il n'y en avait que pour deux<sup>12</sup>.

Il brise le cyanure en parties égales mais celui-ci échappe aux mains d'un des jeunes gens. Une recherche nerveuse du poison commence alors.

Leurs mains frôlaient la sienne. Et tout à coup une des deux la prit, la serra, la conserva.

– Même si nous ne trouvons rien... dit une voix.

Katow, lui aussi, serrait la main, à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut être fait en vain. Bien que Souen continuât à chercher, les deux mains restaient unies. L'étreinte devint soudain crispation :

– Voilà<sup>13</sup>.

Katow, au toucher, s'assure qu'il s'agit bien des fractions de cyanure.

Au bout des doigts, il reconnut les formes.

Il les rendit — les rendit — serra plus fort la main qui cherchait à nouveau la sienne, et attendit, tremblant des épaules, claquant des dents [ ... ] La main qu'il tenait tordit soudain la sienne, et, comme s'il eût communiqué par elle avec le corps perdu dans l'obscurité, il sentit que celui-ci se tendait. Il enviait cette suffocation convulsive. Presque en même temps, l'autre : un cri étranglé auquel nul ne prit garde. Puis, rien.

Katow se sentit abandonné. Il se retourna sur le ventre et attendit. Le tremblement des épaules ne cessait pas.

Pendant la nuit, l'officier et les soldats reviennent, constatant la rigidité des corps de Kyo et des deux jeunes gens :

L'officier regarda Katow

---

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 367.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 368-369.

- Morts ?
- Pourquoi répondre ?
- Isolez les six prisonniers les plus proches
- Inutile, répondit Katow : c'est moi qui leur ai donné le cyanure.
- L'officier hésita :
- Et vous ? demanda-t-il enfin.
- Il n'y en avait que pour deux, répondit Katow avec une joie profonde<sup>14</sup>.

Le doute ne semble pas permis. La scène du greffe dans *Fragoletta* a engendré celle du préau dans *La Condition humaine*. Comme le conspirateur du roman de Latouche le révolutionnaire de celui de Malraux ne veut pas échapper au destin de ses compagnons de lutte. Les mots « je n'en [d'opium] ai pas pour tout le monde » d'Albanès trouvent même un écho par deux fois, avec de légères variantes, dans la bouche de Katow.

Malraux a lu *Fragoletta*. Il est le débiteur de Latouche.

Qu'il dépasse infiniment. D'une scène émouvante du roman historique français du XIXe siècle, il fait l'un des grands moments du roman universel, qu'il hausse jusqu'au sommet de la tragédie antique. Et la noble fraternité d'Albanès s'accroît ici d'une compassion et d'une charité qui donnent au geste de Katow l'ampleur d'une incomparable transcendance.

Copyright © 1987 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

André Vandegans, *André Malraux et Henri de Latouche : de Fragoletta à La Condition humaine [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1987.  
Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >

---

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 368-369.